

L'article de la mort.

D'Etienne de Montety.

Moreira, journaliste dans un quotidien, a une spécialité : la nécrologie, l'article sur un personnage qui sera publié à son décès, surnommé « la viande froide » ou « l'article de la mort ». On le prépare à l'avance. Cela suppose de traquer les angles morts d'une vie, ce que le personnage aimerait cacher : œuvres de jeunesse médiocres, dérobades, calculs sordides, hypocrisies, lâchetés, turpitudes. De « l'hommerie ».

Moreira s'intéresse à un ancien ministre, Charles Sirmont, devenu donneur de leçons, grande conscience des droits de l'homme et de l'aide humanitaire, rêvant du Prix Nobel de la Paix. Admirable et désireux d'être admiré, ce Sirmont prend la pose, sait se faire valoir dans les médias audiovisuels, peaufine son image et se préoccupe beaucoup de sa gloire posthume. On sait pourtant qu'il cache un secret. Moreira le découvrira. Mais l'imprévu va s'en mêler...

Ce roman a plusieurs qualités. Il évoque avec justesse la période trouble de 1962, la fin chaotique de la guerre d'Algérie, ses conflits de devoirs et ses coups tordus. L'enquête sur Sirmont décrit des personnages variés : suivant les caractères et les circonstances, ils boivent du Chinon, du Châteauneuf-du-Pape, du Boulaouane maghrébin, du Blanc de Pouilly, un blanc quelconque, une bière quelconque, une bière blanche ou du Perrier. La boisson est un marqueur d'ambiance. Le vaniteux sculpteur de sa gloire posthume est un archétype

dont plusieurs noms actuels viennent sur nos lèvres...

Nous plongeons aussi dans le milieu de la rédaction d'un journal quotidien. Toute équipe de rédaction comprend plusieurs personnages pittoresques et fonctionne selon un Droit coutumier spécifique. La rubrique mortuaire en est une expression significative, révélatrice de son inconscient collectif. Toute cette vie est décrite sur un ton d'ironie retenue, pudique, discrètement féroce. Il déclenche quelques rires devant la double comédie humaine, celle des journalistes et celle des personnages dont ils traitent. « L'article de la mort » évoque les danses macabres. Pan sur les paons !

L'auteur du roman, Etienne de Montety, directeur du « Figaro littéraire », est sans illusions sur le petit monde de la presse. On y travaille sérieusement, mais dans l'éphémère. Un numéro du journal chasse l'autre, comme un numéro de cirque. La valeur d'un article est relative, et s'évalue par rapport au reste de l'actualité. Même les défunts ne passent pas un examen, mais un concours entre eux, par leur notoriété devant l'Histoire, car les capacités d'admiration des lecteurs sont limitées.

Autour du volume, la bande de papier rouge de l'éditeur indique : « Un héros de notre temps ». C'est le comble de l'ironie. Notre époque accepte pour héros ceux qui, comme Sirmont, savent se faire valoir à la télévision. Le livre constate une complicité objective.

Sirmont utilise les médias audiovisuels au service de causes altruistes, pour sa gloire personnelle. Mais réciproquement, ces médias sont bien heureux de trouver des personnages comme lui. Alors, nécessité ou cercle vicieux ? Sommes-nous tous des paparazzi ? On peut sortir de ce jeu par un effort de modestie, en se référant à des valeurs spirituelles sur le long terme. Par rapport à elles, notre gloire actuel-

le ou posthume est secondaire. Mais le critique de livres devient alors donneur de leçons. Et c'est précisément ce que l'auteur reproche à son personnage...

Alain DE PENANSTER.

« *L'Article de la Mort* » : Etienne de Montety.
Editions Gallimard - 298 pages - 18,50 euros

James Ensor

(13 avril 1860-19 novembre 1949).

James Ensor est tellement connu du public comme peintre de masques et de squelettes que, souvent, celui-ci oublie qu'il fut bien autre chose. Et, même si l'inusité et le fantastique ont constitué la part importante de sa création, peu de peintres ont su, comme lui, multiplier les facettes de leur art, en renouveler l'inspiration et la forme ; oser s'aventurer sur des voies jusque-là inexplorées. Il fut, une grande partie de sa vie, un novateur dont l'imagination débordante l'emmena vers tous les genres, avec une étonnante facilité. Cette multiplicité et cette richesse tiennent peut-être aux origines du peintre.

Né dans une famille de la petite bourgeoisie, d'un père anglais anticonformiste, mais qui sombre dans l'alcoolisme ; et d'une mère ostendaise qui ne l'encourage guère dans sa décision d'être artiste, le jeune James passe son enfance au milieu des coquillages, verroteries, chinoiserie, masques et animaux empaillés qui emplissent la boutique de sa mère. Autre explication, à ses yeux, de son originalité : « Je

suis né un vendredi, jour de Vénus », écrit-il ; « ... Vénus, dès l'aube de ma naissance, vint à moi... [Elle] était blonde et belle... Bien vite je la peignis car elle mordait mes pinces, bouffait mes couleurs, convoitait mes coquilles peintes... »

Après avoir fréquenté l'Académie d'Ostende, James Ensor entre à celle de Bruxelles où il ne

